

sortie : 31 janvier 2024
distribution : La Traverse
revue de presse

Le Monde

1er février 2024

Anatomie d'un couple à la ville et à l'écran

Le cinéaste Luc Moullet, qui fait l'objet d'une rétrospective, a travaillé avec sa compagne, Antonietta Pizzorno

RENCONTRE

Ils sont assis tous les deux dans leur appartement parisien, perché au cinquième étage d'un immeuble ancien. Luc Moullet sur une chaise, Antonietta Pizzorno sur un tabouret, tout contre lui, ce qui lui permet de tapoter le bras de son compagnon pour lui rappeler une histoire, ou de mimer une petite giflette quand il l'agace trop.

Luc Moullet, né en 1937, s'en tire toujours par une pirouette, à tous les sens du terme. Son cinéma burlesque, développé après sa période de critique aux *Cahiers du cinéma*, aux côtés de Truffaut, Godard, Rivette, a plus que bien vieilli, et continue d'être projeté dans les festivals. Les spectateurs hilares en redemandent, d'autant que ce rire est politique, égratignant la société consumériste, le dogme du travail, dénonçant le postcolonialisme jusque dans l'assiette – notamment dans *Genèse d'un repas* (1978). Cette fois-ci, la rétrospective, organisée par la société de production La Traverse, à partir du mercredi 31 janvier, dans des salles parisiennes et en région, permettra de (re)découvrir dix longs-métrages et onze courts restaurés. Le titre est bien trouvé : « Moullet, jeunesse ! ».

Le réalisateur se lève, jean et baskets véganes, et scrute l'affiche de son regard extralucide : « J'entre tout de même dans ma quatre-vingt-septième année », dit-il, pince-sans-rire. Antonietta Pizzorno, dix ans de moins, a commencé à travailler avec le réalisateur en tant que scripte, sur *Une aventure de Billy le Kid* (1971), avec Jean-Pierre Léaud, peu de temps après leur rencontre. C'était quand déjà ? « Juillet 1969 », répond le cinéaste. « Tu es sûr ? » En tout cas, c'était au Festival de Rimini, sur la côte Adriatique italienne, où Moullet présentait *Les Contrebandières* (1968).

« Des rôles de rôleuse »

Antonietta Pizzorno a toujours mené ses propres projets au théâtre, ou dans le cinéma expérimental, tout en collaborant sur des films de son compagnon. Née à Gênes, en 1947, elle s'est installée à Paris après des études de langues et de littérature étrangères, achevant sa thèse sur le cinéma et le Nouveau Roman. Actrice de théâtre, elle fréquentait les cours du soir à l'université de Vincennes, collaborait avec l'artiste Gina Pane (1939-1990) sur



Luc Moullet et Antonietta Pizzorno, en septembre 2023, à Montreuil (Seine-Saint-Denis). HÉRYE BOUTET/DIVERGENCE

« Moullet, jeunesse ! » permettra de (re)découvrir dix longs-métrages et onze courts restaurés

des performances, et, plus tard, découvrit l'univers du conte. « Nous avions chacun notre propre vie, jusqu'à ce qu'on s'installe ensemble après la naissance de notre fille, en 1983 », dit-elle.

La comédienne n'est pas là pour faire la promo. A propos de son travail avec Luc Moullet, Antonietta Pizzorno a des sentiments mêlés. Actrice dans *La Comédie du travail* (1987), ou *Le Prestige de la mort* (2005), elle fait ce constat : « Tu me donnais souvent des rôles de rôleuse. » Il répond, du tac au tac : « C'est pour faire vivre le couple. D'ailleurs, ce matin, on s'est disputés à propos des bobines que l'on doit envoyer

dans une cinémathèque. » Le tandem a toujours vécu avec des tas de bobines de films à la maison. A présent, ils essaient de les distribuer dans des cinémathèques, en vue d'assurer leur conservation.

Antonietta Pizzorno fut aussi première assistante sur *La Comédie du travail* et sur *Ma première brasserie* (1981), autre court-métrage culte. « Je n'en garde pas une expérience terrible », dit-elle. « Pour exercer ce poste, il vaut mieux ne pas être la compagne du réalisateur. Car vous êtes amenée à devoir faire des choses sans discuter... » « Oui, l'assistant doit être assez docile », confirme Moullet avec sérieux.

Le casting qu'elle a assuré pour le court-métrage *Barres* (1983), toujours très actuel, sur l'art de passer par-dessus le tourniquet du métro, lui a laissé de meilleurs souvenirs. Comme elle travaillait dans le spectacle vivant, elle a fait appel à des jongleurs, à des circassiens, etc., pour interpréter ces passants qui jouent à saute-mouton. « Là, j'ai pu collaborer efficacement », dit-elle.

Mais leur plus belle œuvre commune est sans conteste Ana-

tomie d'un rapport (1976), qu'ils ont coréalisé, et viendront présenter avec Richard Copans – qui a signé l'image de plusieurs films de Moullet – au Reflet Médicis, à Paris, mercredi 31 janvier. Cette chronique est née de discussions intimes entre les deux amants. Comment fait-on l'amour, comment pourrait-on mieux le faire, peut-on réinventer des gestes ? De tout ce matériau de paroles, Luc Moullet a proposé de faire un film. « Nous avons écrit le scénario pendant trois jours, dans un hôtel à Sancerre », dit-il. A les écouter, les dialogues se sont écrits tout naturellement. « L'un posait une question, l'autre répondait. Nous nous sommes aussi donné un espace où chacun pouvait élever son propre personnage », explique Antonietta Pizzorno.

« La parole était déjà là »

La coréalisatrice n'a pas souhaité incarner l'héroïne à l'écran, et s'en félicite encore aujourd'hui. « Il valait mieux qu'une autre femme réagisse aux propos de Luc. J'aurais pu m'agacer, à certains moments, de sa façon de répliquer par la

blague. » Christine Hébert incarne cette compagne féministe, en colère certes, mais prête à essayer encore de trouver le chemin avec cet homme – Luc Moullet, tout en barbe et nu comme un ver.

Déjà, à l'époque, il a fallu trouver l'argent pour le tournage. « Le pèze », comme dit Moullet. Et le franc-tireur de raconter, sans une once de culpabilité : « Mon banquier, le Crédit lyonnais, est passé à l'informatique en 1973. Et il y a eu beaucoup d'erreurs. Ma maison de production avait son siège dans les Hautes-Alpes et il y avait aussi dans le secteur une minoterie, Moullet Frères. L'ordinateur a confondu les comptes et j'ai récupéré un virement ! »

Dans *Anatomie d'un rapport*, Luc Moullet incarne un cinéaste reclus dans son petit appartement. Sa compagne revient d'un voyage. Ils se mettent au lit, se déshabillent face caméra, et c'est là que les ennuis commencent. Pas envie, dit-elle, pas comme ça. Elle essaie de lui faire comprendre, il en a marre... Elle part, puis revient. Une histoire d'avortement, à Londres, où la procédure

Leur film « Anatomie d'un rapport » date de près de cinquante ans, son propos reste contemporain

était légale, connecte le scénario à l'actualité de l'époque – la loi Veil autorisant l'interruption volontaire de grossesse date de 1975. « J'ai fait l'expérience, moi aussi, d'aller à Londres. On était dans un bus, rien que des femmes qui allaient se faire avorter », raconte Antonietta Pizzorno.

Anatomie d'un rapport connut un certain succès, même si le débat féministe prenait davantage à New York ou à Montréal qu'en France, se souviennent-ils. « L'actrice Delphine Seyrig avait été très touchée par le film et avait trouvé un vendeur pour la Belgique », précise Pizzorno. Le film a beau dater de près de cinquante ans, son propos est juste contemporain, impertinent et profond, avec un finale des plus fous.

Ils ne diront jamais que ce film a sauvé leur couple. « La parole était déjà là », estime Luc Moullet. « Cette parole, c'est moi qui l'ai amenée dans le couple, Luc n'aimait pas trop », dit-elle. « Si, j'ai fait un essai d'ouverture ! », réplique-t-elle, pas peu fier de son jeu de mots, lequel renvoie au titre d'un autre court-métrage, *Essai d'ouverture* (1988), sur une bouteille de Coca dont la capsule résiste. Elle continue : « Dans les débats, je dis toujours qu'en amour il faut que la parole puisse s'échanger, il faut dire ce que l'on ressent. Nous, on est encore là comme couple ! »

Moullet acquiesce : « Dans le couple, ce sont les cinquante premières années qui sont les plus difficiles. » Pizzorno se marre, tout en serrant ses poings devant ce blagueur invétéré. A cet instant-là, lui pense à cette scène dans *Anatomie d'un rapport*, lorsque l'héroïne, à bout de patience, prend un petit plateau pour taper sur la tête de son homme. Les yeux rieurs, il lâche : « On a toujours ce plateau dans l'appartement ! » ■

CLARISSE FABRE

Moullet, jeunesse !, rétrospective consacrée à Luc Moullet à Paris et en région.



3 et 4 février 2024

IMAGES/

Cinéma/ Luc Moullet, je de dupes

Comique et hyper-éruité à la fois, le cinéaste marginal, benjamin de la Nouvelle Vague, a créé une œuvre prolifique autour du double et de l'ambivalence. Dix courts et onze longs ressortent au cinéma.

Luc Moullet, à une époque où de jeunes critiques aimaient à se «renommer» (Godard en Hans Lucas ou Eric Rohmer, qui annula Maurice Schérer), aurait pu prendre pour pseudonyme «Jarry Lewis». Ça vous pose l'homme et l'artiste, et le modèle, en tant qu'acteur auteur zébulon apparaissant

dans la plupart de ses films. Moullet admire les deux : Alfred Jarry, auquel le comparait souvent Rivette, confie-t-il dans son autobiographie parue en 2021, *Mémoires d'une savonnette indocile*, et dont *Parpaillon* revendique l'inspiration, même si elle est fausse, et avec lequel il partage l'amour invétéré du vélo (anagramme

de «love», il note). Et Jerry Lewis, dont il a salué le génie burlesque et auquel on pourrait jurer qu'il s'est identifié, dont il partage un sens loufoque mais méthodique de la mise en scène, ce découpage en petits carrés et en mètres cubes des films, en vignettes apposées que l'auteur a chargé d'unifier, de trouver un liant, un mouvement en

circuit. Bas de visage en caoutchouc et voix nasillard affectée de bégaiement : on trouve aussi chez ces deux-là un sens particulier du double et du doublon, le goût des duos comiques. Moullet, qui cherche à cataloguer le réel (donc à s'en garder) selon de folles nomenclatures, qui a classé les cinéastes selon leur région d'origine et leur signe

zodiacal, a toujours revendiqué être né sous le signe au comique prononcé et «biciphale» des Balances. «De deux choses l'une» : voici, à la lettre, la formule qui correspond le mieux à une œuvre ne se laissant pas facilement circonscrire. Car l'auteur de *Genèse d'un repas* et des *Naufragés de la D17*, des *Terres noires* et d'*Anato-*

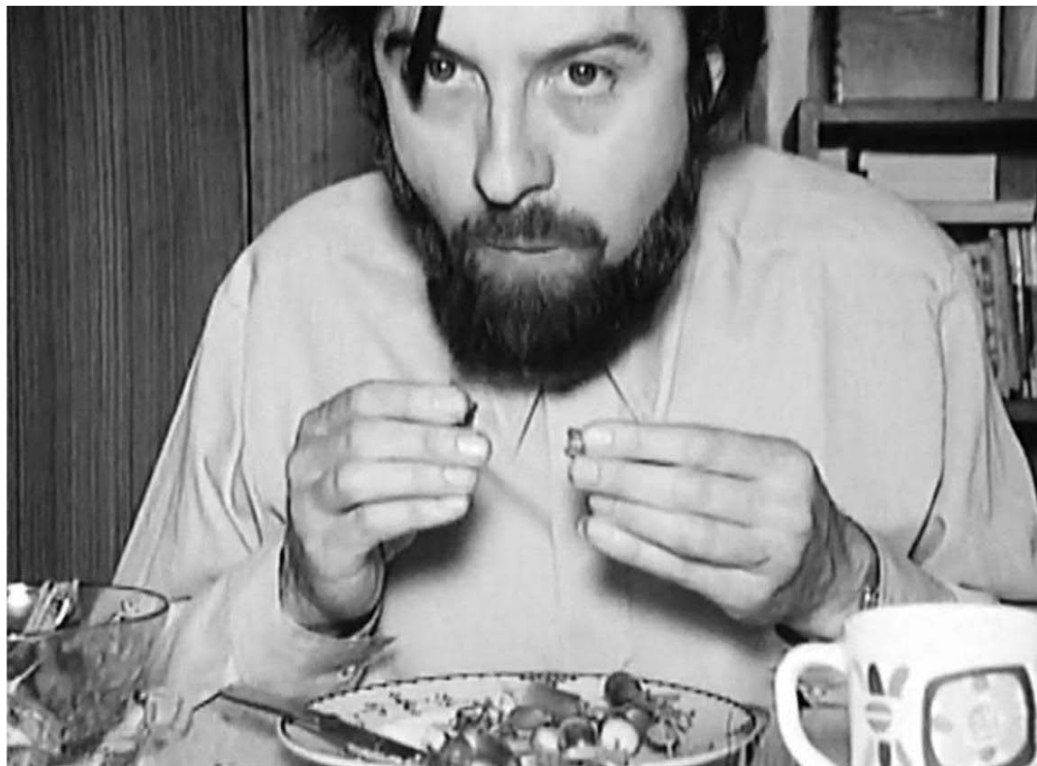
mie d'un rapport, de *l'Empire de Médor* et de *la Comédie du travail*, s'est fait fort de semer les cailloux d'un style «éparpillé» (voyez *Parpaillon*), aux quatre vents critique et filmique, intime et géographe, physique et pataphysique, tenant autant de l'aventure intérieure que du relevé de cadastre. Toujours très référencée, hyperérudite, l'œuvre moulletienne tient sa grande singularité de ses boucles, embourbements et va-et-vient qui ne brûlent aucune étape.

«Tu es vraiment zune dégueulasse»

Souvent par goût du raccourci on croit trop tôt en avoir fait le tour, achevé l'ascension du col, en quelques formules ressassées que les admirateurs se repassent. Il est vrai que l'auteur *himself* a toujours aimé alimenter sa légende de formules mémorables, d'anecdotes drôles et de calembours ajustés : la politique des «hauteurs» et le goût de ses Alpes paternelles ; le complexe du plus jeune rédacteur des *Cahiers du cinéma* – 19 ans en 1956 pour sa première brasserie critique –, intronisé par ses «grands frères», en premier lieu Godard et Truffaut ; ce que l'un ou l'autre aîné admiré a dit en éloge de lui, comme Godard ou Straub, ou comment il faisait rire Rohmer aux larmes. Bref, Moullet avec sa manie encyclopédique et sa compulsion de tout archiver, a une foule de souvenirs et d'expériences prêtes à l'emploi pour l'exégèse. En 2006, le «Godard est mort» des manchettes des journaux était encore une fiction facétieuse, hantise et méditation dans quoi s'auto-



Monique Thiriet et Françoise Vatel dans *les Contrebandières* (1968), farce grotesque.



Dans *Anatomie d'un rapport* (1975), Luc Moullet encaisse le magot d'un homonyme par erreur. PHOTO LA TRAVERSE

Rachel Kesterber dans le western psychédélique *Une aventure de Billy le Kid* (1971).Françoise Vatel et Colette Descombes dans *Brigitte et Brigitte* (1966). PHOTOS LA TRAVERSE

sabotait la mystification du *Prestige de la mort*. Il y a toujours eu chez Luc Mouillet, seul survivant de la bande, une grosse part d'autosabotage.

Mais répétons, de deux choses l'une : en 2024, soit on connaît Luc Mouillet, au moins de réputation, soit on ne le connaît pas du tout et on n'a rien vu. Cette rétrospective partielle mais substantielle, en dix longs et onze courts (l'amateur de séries B a toujours eu le sens du «concret et concis»), est l'occasion quoi qu'il en soit de rafraîchir la mémoire, (re)faire les présentations, faire comme lui : toujours tout répéter. Au fil des années il s'est confié avec parcimonie mais de bonne grâce sur sa biographie, dont il a dit l'essentiel – et le reste n'est pas littérature, mais cinéma. Gardons à l'esprit qu'il a eu un père militant pro-nazi, condamné à mort à la Libération puis acquitté en 46, et combien ça a marqué l'enfant Mouillet, d'une honte dont il parle parfois (d'être français dans *Genèse d'un repas*), et d'une peur de ses semblables. Indocile peut-être, isolé absolument. Avant le cinéma, son abri, ce furent les «antres» (de la folie?) comme il le dit à Labarthe dans *Cinéma, de notre temps* en 2009, des caves aux greniers qu'il affectionne. Lui ajoute les aimer parce que né prématuré et cherchant à retrouver la matrice, le refuge, salle de cinéma ou roubine où se lover, seul. Il est une donnée moins relevée chez lui, sur quoi il se fait plus discret : Mouillet est bipolaire comme Chantal Akerman.

De deux choses l'une, donc, à savoir un cinéma moins

monomaniac que «bi-maniac» (et à bi-cyclette), déplié comme une carte consultée (comme on consulte le docteur) pour cadrer le réel, éviter qu'il nous ensevelisse. Même : un cinéma stéréomaniac. Ça commence dès le duo sœur-frère du *Steak trop cult*, et son jeu de citations d'*A bout de souffle* qu'il redouble aussi, dans une espèce d'écho littéral, de parodie forcée : «Tu es vraiment zune dégueulasse.» C'est un cinéma qui marche par deux, duo et couple, imposteur prenant l'identité d'un double (*Le Prestige de la mort*, où Mouillet feint sa propre mort en se faisant passer pour un sosie qui est son exact opposé, mais aussi *Anatomie d'un rapport* où il encasse le magot d'un homonyme par erreur). C'est qu'on voit double dans le cinéma louche de Luc Mouillet.

Vertigo et duo amoureux

On y prend de l'altitude par l'accumulation de vignettes et saynètes juxtaposées – Mouillet, grand cinéaste de la juxtaposition bicéphale (pilote et copilote, chômeur heureux et employé laborieux, les deux *Brigitte* ou contrebandières, etc.) selon la dialectique du duo comique plutôt que de l'opposition binaire. Sans jamais de récit classique, les dispositifs font par eux-mêmes forte impression. Le fond et le décor sont primordiaux dans les fictions alpines, du grand air et des cimes, la nature y est le vrai motif des films et les paysages les seuls éléments «vraisemblables» d'une farce purement grotesque (*les Contrebandières*) ou d'un

western psychédélique (*Une aventure de Billy le Kid*). Et le cinéma duel de Mouillet – avec deux «l» – passe sans ciller du gigantisme vertigineux de haute montagne au huis clos confiné d'une chambre de bonne. Il y a l'aperçu de la folie à deux ou solitaire, et concrètement le danger du précipice ou de la noyade (*Ma Première Brasse*), panique intime prégnante sous la drôlerie, ce vacillement littéral autant que psychologique, par les gouffres, les abîmes. Le «prestige» est aussi pris d'un grand vertige. Mouillet donne beaucoup de sa personne, embarque le spectateur dans son «vertigo», pistant les marques sismiques de sa folie. Voyez l'image insérée du cœur pulsant de l'ado apeuré du *Litre de lait* : cet art de joindre toujours le plan à la parole, comme la carte au territoire.

Ce leitmotif du double, de l'aller-retour entre deux lieux, deux êtres, deux motifs, est au service d'un antagonisme lumineux, d'un jeu burlesque, d'un heurt comique, plutôt que le goût des Mister Hyde embusqués (que *la Terre de la folie* tente d'éclaircir sur la piste d'un atavisme meurtrier). Des effets de rimes, sur le fil de la métonymie filmique, s'entrechoquent façon tectonique où «ça se frotte», et s'y pique. Tout circule, communique, la mise en scène s'applique autant à désorienter qu'à servir de guide. C'est ce qu'il y a de pratique dans la formule «de deux choses l'une», qu'entre deux choses sans «rapport», le thon et la banane, bander et contrebander, les femmes et les hommes, le monde et le tiers-monde, le travail du ci-

néaste consiste à trouver au contraire le rapport, à remonter à la source – d'autant plus quand on meurt de soif.

Colonisation du monde

Mouillet filme depuis le début ce «rapport» inévident entre deux choses. Du duo amoureux tournant au duel (*Billy le Kid*), au reflet distant de lieux contrastés (Pyrénées vs. Alpes des *Terres noires* et, en reprise, dans *Brigitte et Brigitte*), du doublage (importance du traitement du son, en voix off ou post-synchronisation – un temps employé par souci d'économie), au capitalisme dont on détaille le circuit (géo) politique – rapport colonial entre Europe et tiers-monde dans *Genèse d'un repas*, rapport de classes dans la *Comédie du travail*, rapport sexuel dans... *Anatomie d'un rapport* – ce style singulier des «films doublés» est fondamental chez Mouillet.

La doublure du monde est la grande affaire de ce cinéma, la colonisation du monde (au sens large), sa grande affaire politique. Il pose toujours deux mondes séparés mais en contact, interdépendants, qu'il compare. Il établit, remet son rapport. Il y a la Brigitte de droite et la Brigitte de gauche, il y a les deux contrebandières se livrant une guerre de la jalousie en sabotant le pouvoir des douaniers. Il y a les fictions vs. les documentaires, les films fermés vs. les films de grand air, films de ville vs. films des cimes, les films longs vs. les films courts. On y suit des lignes d'horizon et de force, panoramas qui organisent des récits sportifs mais flâneurs, et des gestes, mal-

adroits mais précis. On voit au fur et à mesure ce qui résiste – au bon goût, aux beaux discours, à l'ouverture de la bouteille de Coca, à l'automatisation irrésistible de la société, à la consommation sexuelle que les femmes questionnent, cassant la

vaisselle dès qu'elles en ont marre de la laver. Elles s'en lavent les mains, bien joué. CAMILLE NEVERS

«MOULLET JEUNESSE!»
LUC MOULLET EN 10
LONGS ET 11 COURTS.
Au cinéma.

Tracé Bleu

au
CENTQUATRE-PARIS
du 27.01 au 10.03.2024
en accès libre

Exposition
d'art et
d'architecture
pour habiter
le monde
autrement

architecturestudio

CENT QUATRE PARIS

MAP

IDEAT

Illustration Serge Bloch | Design graphique Undo Redo

Télérama'

31 janvier 2024

Parpaillon (1993), road-movie à deux roues, farce pataphysique, film culte pour les amoureux de la pédale.



Le choix du cinéphile

LE TARTARIN DE PARPAILLON

Luc Moullet a bricolé quelques longs métrages confidentiels. Un cinéma burlesque, qui mêle l'intime et le saugrenu. Fantaisiste et attachant.

« Je suis le frère d'un génie de la musique aléatoire, le père d'une belle astronome qui choisit sa voie à cinq ans, le cousin au onzième degré d'un mec qui tua le maire, la mairesse et le garde champêtre (lequel avait déplacé sa chèvre de huit mètres) de son village, le mari d'une femme équilibrée et séduisante qui me supporte depuis cinquante-deux ans. Je suis un highbrow et un Lenny (Des souris et des hommes). Grâce à François Truffaut, j'ai écrit sur le cinéma pendant soixante-cinq ans, et, lancé par Jean-Luc Godard, j'ai fait durant cinquante-quatre ans des films qui font rire sur des sujets sérieux, marxisme et taylorisme, vagin et clitoris. On me situe entre Brecht et Courteline, entre Buñuel et Tati. Je suis un maverick issu de ploucs préalpins, un marathonnier capable de monter en vélo à 5 390 mètres, mais qui ne sait pas skier, ni danser, ni nager, ni conduire. »

C'est ainsi que le facétieux Luc Moullet, 86 printemps, se présente dans sa réjouissante autobiographie, *Mémoires d'une savonnette indocile*. Auteur d'une dizaine de longs métrages et d'une trentaine de courts, tous bricolés avec les moyens du bord, Luc Moullet fascine autant qu'il déconcerte par la naïveté de son style, volontairement décousu, qui entremêle l'intime et le saugrenu sans trop se soucier du spectateur, qui gagnera à ne pas prendre la poudre d'escampette pour avoir l'opportunité de goûter au vertige d'un burlesque hors du temps et des modes.

Revoir, pour s'en convaincre, *Anatomie d'un rapport* (1976), où l'auteur se met lui-même en scène dans un vrai-faux film érotique à l'ironie cinglante sur un couple déboussolé par la révolution sexuelle. Ou encore le méconnu *Parpaillon* (1993), road-movie à deux roues, farce pataphysique, film culte pour tous les amoureux de la pédale, qui doit son titre au col homonyme culminant à 2 637 mètres d'altitude et reliant, dans les Alpes du Sud, la région de l'Embrunais et la vallée de l'Ubaye. Cinéaste confidentiel et cycliste émérite, contemporain de la nouvelle vague sans jamais y avoir appartenu, Luc Moullet connaît les Alpes-de-Haute-Provence comme sa poche pour y avoir tourné une bonne partie de ses films et y avoir arpenté sommets pelés et sentiers muletiers depuis sa prime jeunesse, à pied ou à vélo.

Pour préparer une excursion au Parpaillon, il y a quelques années, j'avais trouvé naturel de demander à Luc Moullet en personne d'en dessiner l'itinéraire. Il m'avait accueilli dans son deux-pièces-cuisine du 11^e arrondissement parisien où il vit avec sa compagne, Antonietta Pizzorno, depuis des décennies. Sur la rustique table en bois du salon qui lui sert aussi de bureau et où il a dû écrire quantité d'articles et de scénarios, le fringant octogénaire (scoop : le vélo conserve) avait déplié une carte sur laquelle il m'avait indiqué les meilleures routes et les villes étapes de ce que j'ai appelé en son honneur le « Moullet tour ». C'est avec une grande joie que je me replongerai dans sa filmographie malicieuse en guettant les séances en sa présence pour lui raconter, enfin, mon premier Parpaillon. — Jérémie Couston

« Moullet, jeunesse ! Rétrospective Luc Moullet – Films restaurés ! » | Reflet Médicis, 3, rue Champollion, 5^e | dulaccinemas.com | Séances spéciales au Reflet Médicis : *Anatomie d'un rapport*, présenté par L. Moullet, A. Pizzorno et R. Copans, le 31 jan., 20h ; *Une aventure de Billy le Kid*, en présence de J.-P. Léaud, le 2 fév., 19h ; *Les Naufragés de la D17*, présenté par L. Moullet et M. Amalric, le 10 fév., 19h.

Les Inrockuptibles

30 janvier 2024

Les Inrockuptibles

Luc Moullet : “Le principe du cinéma, c’est de faire des films comiques à partir de sujets tragiques”

par Nicolas Moreno
Publié le 30 janvier 2024 à 16h49
Mis à jour le 30 janvier 2024 à 16h50



↑
Luc Moullet prend la pose avec Le Grand livre du climat, sous la direction de Greta Thunberg / © Nicolas Moreno

La boîte de production et de distribution La Traverse a eu la merveilleuse idée de ressortir dans les salles dix films de Luc Moullet, accompagnés de 11 de ses courts métrages. C’était le prétexte parfait pour rendre visite à cette figure unique de la cinéphilie française, à la fois marginale et incontournable.

Luc Moullet a eu des centaines de vies, il a été critique, acteur, professeur, réalisateur..., et à peu près dix fois plus d’anecdotes sur le cinéma. Art qu’il a observé et accompagné, depuis les balbutiements de la Nouvelle Vague jusqu’à aujourd’hui. Ses films, *Anatomie d’un rapport*, *Genèse d’un repas*, *Ma première brasse* ou encore *La Comédie du travail*, sont des trésors enfouis pour cinéphiles.

Luc Moullet a eu des centaines de vies, il a été critique, acteur, professeur, réalisateur..., et à peu près dix fois plus d’anecdotes sur le cinéma. Art qu’il a observé et accompagné, depuis les balbutiements de la Nouvelle Vague jusqu’à aujourd’hui. Ses films, *Anatomie d’un rapport*, *Genèse d’un repas*, *Ma première brasse* ou encore *La Comédie du travail*, sont des trésors enfouis pour cinéphiles.

es souvenirs, surtout les plus saugrenus, il les a déjà compilés dans ce qui devrait faire jurisprudence en matière de titres d'autobiographies : *Mémoires d'une savonnette indocile* (Capricci, 2021). Le livre se refermait sur l'annonce d'un film prochain, *Électroniquées*. Nous lui avons rendu visite chez lui pour faire ensemble un tour d'horizon de toutes les casquettes qu'il a portées, mais aussi en apprendre plus sur ce mystérieux court métrage...

Comment s'est préparée la rétrospective de vos films ?

Luc Moullet – C'est un distributeur qui s'appelle La Traverse qui a acheté les droits de la plupart de mes films pour une exploitation non commerciale, commerciale en principe, et peut-être autre, pour la France et le reste du monde.

Comment les ont-ils choisis ? Il manque *Ma première brasse* (1981) par exemple...

Pour *Ma première brasse*, ce n'est pas possible ! (rires) Puisqu'il est produit par l'INA, et que leur politique maintenant, même pour un film de 8 minutes, dès lors qu'il y a un contrat, c'est de facturer 500 €.

Une rétrospective de votre travail a eu lieu à la Cinémathèque française en 2021, la même année où sont sorties vos mémoires. Voyez-vous des héritier·ères de votre cinéma, de votre comique ?

Je ne sais pas... Effectivement, il y a une certaine influence de mes films, qui est relative. Mais c'est difficile à mesurer, à concrétiser dans la pensée. Mais c'est plutôt bien, car dans les rétrospectives qu'il y a eues, elles comprennent également *Un steak trop cuit*, qui a été fait... il y a 64 ans !

Vous avez été mis à l'honneur aux Entrevues à Belfort, en même temps que Sophie Letourneur, dont l'humour et le dispositif se veulent inventifs et artisanaux. Son dernier film s'appelle Voyages en Italie, l'avez-vous vu ?

Non.

On peut aussi voir dans le cinéma de Quentin Dupieux une sorte d'héritage..?

Oui oui, c'est un peu facile, mais c'est assez sympathique. Ce sont des films humoristiques aussi. Enfin c'est généralement un sujet assez limité, mais étendu dans le temps. Un cinéaste normal aurait fait ça en deux minutes...

Dans cette rétrospective, nous pourrions également découvrir *Le Fantôme de Longstaff*. Ce film est quand même un peu à part dans votre filmographie !

Ah oui ! Il ne passe pas partout, car il ne correspond pas à mon image de marque ! Mais les auteurs de films comiques ont souvent des films à côté, comme Chaplin a fait *A Woman of Paris*, qu'il a tenu à l'écart pendant cinquante ans, mais qui commence à ressortir sous le titre *L'Opinion publique*. Mais il y en a d'autres : Blake Edwards qui s'est aventuré dans des productions diverses comme le western, ou le drame avec *Le Jour du vin et des roses*, mais qui n'a pas eu le même succès que ses autres films. Ou même Hitchcock lorsqu'il a fait *Les Amants du Capricorne*, qui a été mal reçu...

C'est d'ailleurs une adaptation de Henry James. Vous avez pu dire qu'il était l'un de vos auteurs fétiches. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce texte ?

J'avais lu 110 des 111 nouvelles de James, et j'en ai choisi une qui était bien, et facile à tourner. Parce que quand même, ça pose des petits problèmes, notamment la situation sociale des personnages. Nous avons tourné au bord de la mer avec trois personnages et quelques petits décors supplémentaires. Il y a même quelques plans qui ont été faits à Paris.

C'était un choix de votre part ou bien une contrainte d'en faire un court métrage ?

C'était une nouvelle très courte. Mais le danger avec Henry James, c'est de faire des longs métrages avec des nouvelles courtes. Ce qui n'est pas très malin, je trouve, mais plus simple effectivement pour la diffusion...

Vous avez vu que *La Bête dans la jungle* a été adapté au cinéma ?

Oui, Benoît Jacquot en a fait une adaptation (un téléfilm en 1988 avec Sami Frey et Delphine Seyrig, ndlr).

Patric Chiha et Bertrand Bonello en ont chacun fait une adaptation également.

Ah bon ? Je ne savais pas. J'irai les voir !

Le Fantôme de Longstaff montre également que vous n'avez jamais renié le court métrage. C'est un geste politique...

Oui, mais j'ai été un peu con de faire des courts après avoir fait des longs métrages.. En principe, c'est mal vu quand on fait des longs, de continuer de faire des courts.. Ça veut dire qu'on est à bout de forces, qu'on fait des films qui passent moins... De même, c'est mal vu, quand on est réalisateur, de retourner à la critique. Mais j'ai continué !

Vous qualifieriez votre cinéma de "politique" ?

Oui, politique a un sens assez vaste, qui ne concerne pas la politique officielle, mais la politique pour tout.

Vos films apparaissent comme politiques, tant dans leur forme, que leur contenu, qui aborde des sujets sérieux. Certains seraient presque marxistes dans leur obstination à suivre le parcours des marchandises (*Genèse d'un repas*), du pouvoir ou de l'argent. Votre dernier entretien avec les *Inrocks* s'intitulait *Anatomie d'un cinéaste...*

Oui, cela me parle complètement. D'ailleurs, j'ai un projet de court métrage, qui s'appelle *Électroniquées*. Mon producteur a déposé le canevas au CNC, et à des chaînes de télé, on verra ce que cela va donner. Mais c'est un peu embêtant, car il est un peu cher. En général, un court métrage se tourne en cinq jours. Pour celui-là, il en faudra peut-être huit ou dix, ce qui est un peu long. Et puis, il y aura de la figuration et beaucoup de séquences.

"Le principe du cinéma, c'est de faire des films comiques à partir de sujets tragiques"

Quel est le sujet du film ?

J'ai beaucoup souffert de l'informatique, qui restreint mes activités. Il faut se défendre de l'informatique. J'ai fait mon dernier film à 76 ans, donc avant même de faire des films, il fallait survivre. Il y avait tout un tas de pièges et de rébus à maîtriser, et c'était assez difficile. Donc je pars de cette réalité, de scènes de la vie courante où les gens sont en prise avec l'enfer numérique, comme disait Guillaume Pitron dans son livre.

Ce sera une comédie ?

Oui. Vous savez, je dis souvent que le principe du cinéma, c'est de faire des films comiques à partir de sujets tragiques. C'est la doctrine de Chaplin : il a fait un film sur les temps modernes, le taylorisme, un film sur le nazisme, un sur la chasse aux sorcières, un sur le chômage qui s'appelle *Jour de paye*, et beaucoup d'autres suivant le même principe.

À la fin de vos mémoires, vous questionnez votre côté "vieux schnock". Cela vous amuse d'interroger votre décalage avec la société actuelle ?

Non, mais c'est pour parer à la contradiction. Parce que si je dis que je suis un vieux schnock, automatiquement, le lecteur dira que j'exagère.



Mémoires d'une savonnette indocile de Luc Moullet (© Capricci)

...et vous exagérez ?

Oh je ne sais pas, peut-être ! Je ne pense pas. [rires] Mais certains peuvent le croire...

C'est intéressant de vous voir vous, prendre en charge la question de l'électronisation de la société. C'est un sujet auquel ne pensent pas les jeunes cinéastes.

Oui, il y a Kervern et Delépine qui ont fait un long métrage, *Effacer l'historique*. J'ai apprécié son intention, puisque ce sont des personnages qui pensent à détruire des *data centers*.

Où allez-vous tourner ?

Vous connaissez les rochers du Saussois à 200 km au sud de Paris ? C'est une base rocheuse intéressante. Ce sera un lieu parfait pour la séquence finale, où tout un tas de gens se suivent en regardant leur portable, et se tuent parce qu'ils ne voient pas la chute qu'ils vont faire. La létalité de l'informatique si vous voulez...

Vous avez commencé par écrire aux *Cahiers du cinéma*, et comme beaucoup de cinéastes de la Nouvelle Vague, c'est ensuite que vous passez à la réalisation. La critique a-t-elle participé à votre formation de réalisateur ?

Oui, bien sûr. Le critique part d'une réalité, les films qu'il voit. Le documentaire procède de la même manière. Dans la fiction, il y a en principe un travail de création à partir de rien ou de quelque chose de très personnel.

Vos films sont aussi très cinéphiles... *Les sièges de l'Alcazar*, par exemple, revient sur l'opposition historique entre les *Cahiers* et *Positif*.

Oui, effectivement. C'est mon expérience, il y a des films qui ont été faits sur le sujet, dont *Travelling avant* de mon ami Jean-Charles Tacchella, mais qui n'est pas très réussi. Il y a des éléments comme ça dans un Bertolucci aussi et dans d'autres, de façon plus occasionnelle. L'INA – Jean Collet en l'occurrence qui était le maître d'œuvre de ce secteur –, avait demandé des films de cinquante minutes à tourner dans le même lieu, car ça coûte moins cher. Donc je me suis dit qu'on allait prendre une salle de cinéma, car on en sort très peu. Il doit y avoir une minute en dehors seulement.

Quel conseil donneriez-vous aujourd'hui à un apprenti critique ?

Il y a des principes. C'est Truffaut qui m'avait appris ça, sans le dire lui-même. C'est de toujours partir du particulier et d'une chose précise, pour peut-être avoir une signification plus générale. À l'opposé du cinéma *contenutiste*, où l'on prend un sujet : le sel de la terre ou le bois du jour, et on gonfle ça. C'est bien de partir d'une expérience précise de la chose, plutôt que de la conceptualiser.

Donneriez-vous ce même conseil à un apprenti cinéaste ?

Bien sûr, mais pas que... Il y a des films comme ça, qui sont fondés sur une théorie du monde... *Méditerranée* par exemple de Jean-Daniel Pollet. Godard lui, met tout ensemble. Mais c'est bien de partir effectivement de quelque chose de précis, dans le film comme dans la critique.

Godard... parfois il déconnait un peu. Il avait, en tant que critique, commencé par faire un texte qui s'intitule *Défense et illustration du découpage classique* (*Cahiers du cinéma* n°15, septembre 1952, sous le pseudonyme Hans Lucas, ndlr) et vous voyez tout ce qu'il a fait après... Une fois pour pondre son texte, il a disparu pendant 15 jours. Il est revenu avec un article très intéressant en effet !

Godard a peut-être été l'une des personnes de la Nouvelle Vague dont vous avez été le plus proche. Il vous a aidé à produire *Un steak trop cuit*, et vous avez imaginé un film où vous imaginiez sa mort.

C'était pas forcément lui, au départ c'était celle de Fellini ! Le problème pour les cinéastes, c'est de ne pas mourir en même temps qu'un autre plus célèbre ! Ce qui est arrivé à Pierre Kast au moment de la mort de François Truffaut, à Hawks au moment de la mort de Chaplin, et à Tanner au moment de la mort de Godard... donc c'était un sujet amusant à traiter. Mais je n'ai pas pris Fellini parce qu'il venait de mourir, ça aurait été mal vu. Et Godard était vivant, et il avait le sens de l'humour ! Son producteur Georges de Beauregard a fait faire un film à Demy, à Varda, à Rozier, à Rivette, à Rohmer (mais ça n'a pas marché avec lui), à Melville aussi qui était un peu en carafe, et puis à moi. Comme j'étais plus jeune et que j'avais que 22 berges, j'avais jamais tourné ni participé à un film, on s'était dit qu'on allait commencer par un court métrage. Beauregard qui suivait Godard et l'avait sauvé de la ruine, me dit de venir avec quinze lignes.

Vous étiez encore en contact avec Jean-Luc Godard lorsque *Le Prestige de la mort* est sorti en 2006 ?

Non, je ne l'ai pas contacté. De toute façon, Godard déteste les fidèles, enfin les groupies. Donc c'est bien de toujours être à l'écart, et dans ces cas-là, c'est lui qui vient à moi. Il y a tellement de gens qui veulent parler avec lui et qu'il envoie paître. C'est arrivé à Dominique Païni d'ailleurs.

Et à Agnès Varda aussi dans *Visages Villages*. Elle part à sa rencontre, mais il n'ouvre pas sa porte.

Oui oui je sais. C'est un peu ridicule mais enfin... Il jouait un peu les stars dans sa tour d'ivoire, enfin c'était sa solution.



Vous avez vu Le livre d'image ?

Oui. Il y a des choses que je n'ai pas comprises, j'ai préféré Film socialisme. Le livre d'image, j'ai bien suivi son principe de montage totalitariste, mais mon film favori c'est *Puissance de la parole*. C'est très condensé, il y a un travail gigantesque. J'aimais beaucoup aussi *Le rapport Darty*.

D'une certaine manière, on retrouve dans vos films et les siens, une logique imparable et qui n'appartient qu'à vous. Chez vous, l'humour est très premier degré. C'est vous qui êtes logique, et c'est le monde et les autres films qui deviennent bizarres. Dans *L'Empire du Médor* par exemple...

C'est la bizarrerie du monde qui est évidente ! Mais le film a été créé parce que j'avais couvert un film qui s'appelait *Le Cabot* (Jean-Pierre Letellier, 1972, ndlr), dans lequel je jouais le rôle principal, un assistant qui était obligé d'aller tuer un chien. Il a été interdit pendant deux ans à cause de la censure, mais ça m'a permis de rencontrer le monde canin, avec toutes ses étrangetés.

Avec cette très belle phrase : "*Paris capitale de la merde*"...

Oui ! [rires] Un effort a été fait depuis. Mais effectivement à l'époque, il y avait tout un dispositif très coûteux pour ramasser les merdes de chien. Je me contentais d'être là, j'ai demandé aux spécialistes, enfin ceux qui ramassaient les merdes, et j'ai filmé la sortie de six ou huit machines de ramasse-merde...

Allez-vous présenter les films en salle ?

Oui. Souvent, on ne projette pas mes films si je ne suis pas là, ce qui est un peu vexant quoi ! Il y a des films que j'ai dû présenter plus de cent fois !

Le public vous pose-t-il toujours les mêmes questions ?

Souvent. Il faut aller loin, en Algérie par exemple, où les questions sont un peu insolites mais très intéressantes.

Et il y a des questions auxquelles vous en avez marre de répondre ?

Oui, bien sûr ! "*Luc Moullet, pour vous le cinéma, qu'est-ce que c'est ?*"

Luc Moullet, pour vous le cinéma, qu'est-ce que c'est ?

Et bien, non, je ne répondrai pas ! Ou alors je réponds par une plaisanterie : le cinéma ça m'a permis de faire de grands voyages, de rencontrer de belles nanas et de gagner plein de fric ! C'est pas faux, mais c'est l'essentiel..! C'était passé dans *Libé* (Hors-série mythique paru en 1987, où le quotidien posa la question "*Pourquoi filmez-vous ?*" à 700 cinéastes, ndlr), et c'était la meilleure réponse. Je l'avais suggéré à Bresson, mais il m'a raccroché au nez...

Moullet, jeunesse ! 10 longs métrages et 11 grands courts à retrouver sur grand écran à partir du 31 janvier.

Bref
Cinéma

25 janvier 2024

[Retour aux actus](#)



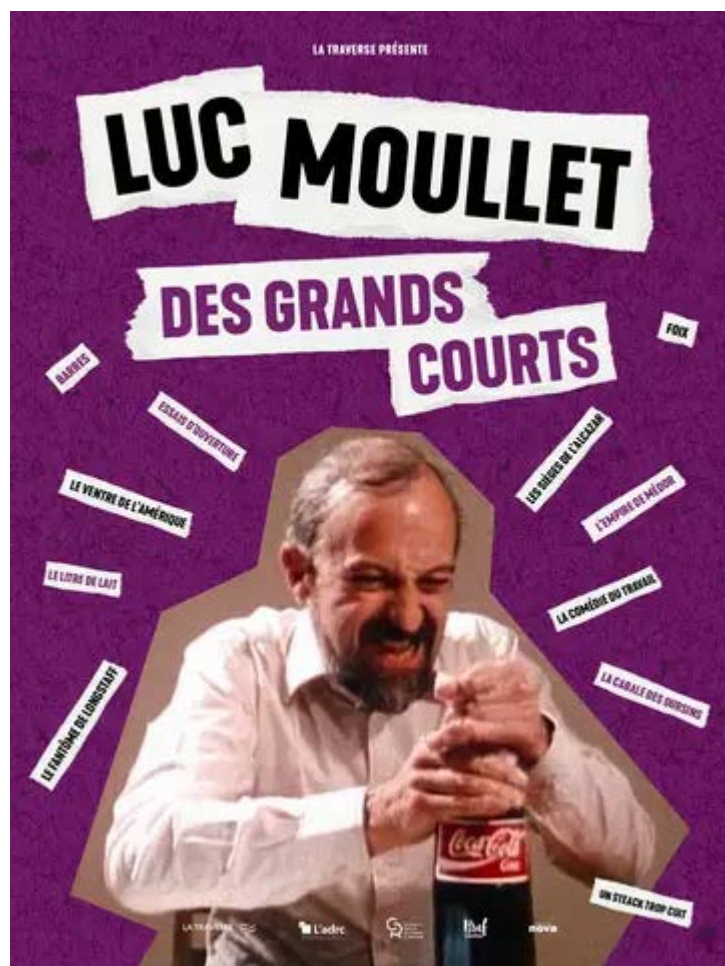
En salles 25/01/2024



Moulet en 10 longs et 11 “grands courts”

Enfin ! Ce n’est que justice : celui qui est sans doute le seul cinéaste français plus connu pour ses courts que pour ses longs fait l’objet d’une ample rétrospective, en partie dans des versions restaurées des films, à partir du 31 janvier. Nous en sommes partenaires, fort logiquement puisque Luc Moulet fut aussi longtemps un collaborateur de notre revue.

Le titre en forme de plaisant calembour, “Moulet, jeunesse !”, lui sied parfaitement. À 86 ans, Luc Moulet est l’un des doyens du cinéma français, mais le temps semble ne pas avoir de prise sur son œuvre, qui demeure d’une insolente jeunesse. On pourra en avoir confirmation – ou le découvrir – à la faveur de cette rétrospective lancée en salles le 31 janvier par [La Traverse](#), un distributeur qui ne ressemble décidément pas aux autres.



Sept des longs métrages présentés ont été restaurés, balayant plus de quatre décennies entre *Brigitte et Brigitte* (1965, Prix spécial du jury au Festival de Hyères) à *La terre de la folie* (2008). *Anatomie d'un rapport*, *Genèse d'un repas* et *La comédie du travail*, avec l'inénarrable Roland Blanche, sont bien entendu de la fête...



Mais comme on le dit souvent, Moulet a toujours beaucoup alterné les formats et durées, ses courts métrages étant pour certains les plus célèbres de ses films. Un DVD édité il y a quelques années chez Chalet Pointu, “Luc Moulet en Shorts” – encore un beau jeu de mots ! – l’avait illustré avec un grand succès. On citera pour la bonne bouche, ou plutôt la bonne truffe, *L’empire de Médor* (1986, photo de bandeau), dont le synopsis est limpide – “*La religion du chien en France.*” – mais aussi l’hilarant *Essai d’ouverture* (1988), *La cabale des oursins* (1990, photo ci-dessus) ou *Foix* (1994), qui sont eux aussi très ironiques et drôles. Brefcinema est naturellement partenaire de cette importante sortie en salles.



Des titres un peu moins connus permettront de surcroît de mesurer le large périmètre de l'inspiration de celui que l'on connaît surtout comme iconoclaste contempteur des mœurs contemporaines, en l'occurrence un film en costumes, *Le fantôme de Longstaff* (1996, photo ci-dessus), ou encore *Le litre de lait* (2006).

On pourra assister à deux séances de ces courts métrages au Reflet Médicis, à Paris, les lundi 5 et jeudi 8 février. La première sera présentée par Jacques Kermabon, qui fut, en tant que rédacteur en chef de *Bref* entre 1995 et 2018, celui de Mouillet critique, qui y tint régulièrement une rubrique sur des courts du passé intitulée "Rétrovision" (il écrivit ainsi sur *Maladie* de Paul Vecchiali, *Ils attrapèrent le bac* de Carl-Theodor Dreyer ou encore *Charlot policeman*, etc.)

Autre rendez-vous parisien à noter, la Cinémathèque du documentaire invitera elle aussi le cinéaste, le [vendredi 26 janvier à 20h](#), au Cinéma 2 du Centre Pompidou en accès libre et gratuit.

Christophe Chauville

À lire aussi :

- [Sur la rétro Jean-Daniel Pollet distribuée par La Traverse en 2020.](#)

**Le Canard
enchaîné**

31 janvier 2024

*Les films qu'on peut voir
ou revoir*

Anatomie d'un rapport

Pas moyen d'y couper ! Au lit, il lui saute dessus, il s'impose, même si elle manifeste son ennui. « *Je suis sûr que tu as pris ton pied !* » Ils dissertent sur leurs rapports sexuels... Du décalage entre désir masculin et plaisir féminin.

Tourné en 1975 en noir et blanc, ce film de l'hurluberlu de la nouvelle vague Luc Moullet (né en 1937) n'a rien perdu de sa force corrosive. Consentement, zone grise, droit au plaisir... il fait même figure de précurseur. Le réalisateur n'hésite pas à s'y mettre en scène, avec un sens raffiné du ridicule, aux côtés de Christine Hébert. « Moullet, jeunesse ! » : dix de ses films, dont l'inénarrable « Billy The Kid » (1970), avec Jean-Pierre Léaud, ressortent en salles. Radicalement décalé, tactiquement actuel. - **D. F.**

David Fontaine

RADIO
nova

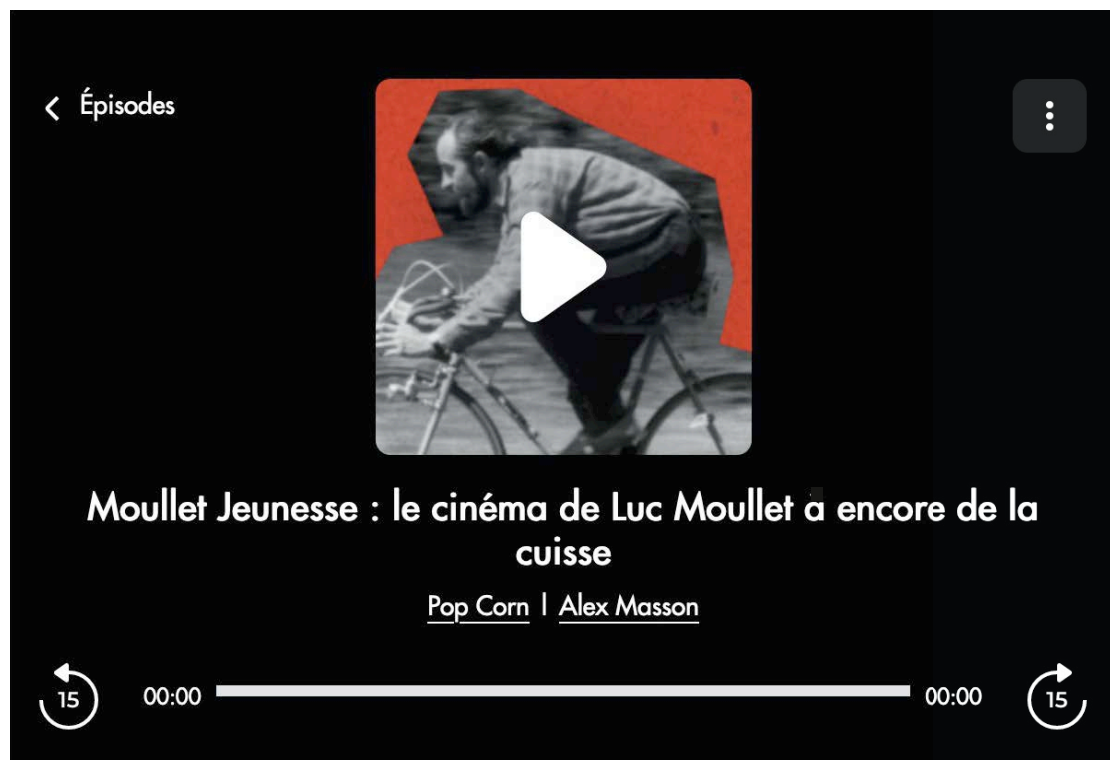
5 février 2024



Pop Corn Alex Masson

Vous l'avez entendu ce matin dans la matinale de Radio Nova, Luc Moullet est un cas particulier. Le moins connu des réalisateurs de la Nouvelle Vague est pourtant l'un de ses cinéastes les plus prolifiques, pour des dizaines de courts et longs métrages, moissonnant les genres les plus variés, du western au documentaire animalier, pour un regard sur le monde aussi amusé que sociologique. Un univers foisonnant, à mi-chemin entre loufoque et contestataire, lucidité et absurdité, rassemblée dans une rétrospective, bien nommée Moullet Jeunesse, puisqu'à 87 ans, ce réalisateur n'a rien perdu de son sens de l'observation, ni de sa cinéphilie. D'ailleurs, s'il est un homme de cinéma, c'est sans doute autant par son travail, qu'au sens littéral, quand les films ont participé à sa construction.

La voici, la voilà, l'interview en version longue !



Interview de Luc Moullet par Alex Masson
(cliquer sur l'image pour écouter)



3 février 2024



Plan large

Par Antoine Guillot. Une heure qui fait rimer la connaissance cinéphilique et le plaisir de la découverte, pour les initiés comme pour les novices.



cliquer sur la flèche pour écouter
(à partir de 47:45)

CANAL+

30 janvier 2024



Entretien de Pierre Charpiloz avec
Luc Moullet et Antonietta Pizzorno.



Cliquer sur la flèche pour voir l'émission

CANAL+

9 février 2024

FAUT VOIR!
L'HEBDO CINÉMA



Émission présentée par Antoine de Caunes
Entretien avec Stéphanie Cléau



Cliquer sur la flèche pour voir l'émission

**TV5
MONDE**

10 février 2024



#MOE

Atmosphère // Maghreb Orient Express



Présentation de la rétrospective
par Emmanuel Vilain



Cliquer sur la flèche pour voir le sujet
(à partir de 2'26)



Les
Inrockuptibles

**SES FILMS SONT DES TRÉSORS
ENFOUIS POUR CINÉPHILES.**

NICOLAS MORENO — LES INROCKUPTIBLES



Le Monde

**LES SPECTATEURS HILARES EN
REDEMANDENT, D'AUTANT QUE
CE RIRE EST POLITIQUE.**

CLARISSE FABRE — LE MONDE



Télérama

**LUC MOULLET, CINÉASTE QUI FAIT RIRE
SUR DES SUJETS SÉRIEUX, MARXISME
ET TAYLORISME, VAGIN ET CLITORIS.**

JÉRÉMIE COUSTON — TÉLÉRAMA



Libération

**COMIQUE ET HYPER-ÉRUDIT À LA FOIS,
LE BENJAMIN DE LA NOUVELLE VAGUE
A CRÉÉ UNE ŒUVRE PROLIFIQUE.**

CAMILLE NEVERS — LIBÉRATION

